

LES FILLES ONT DES ORIENTATIONS SÉLECTIVES... MAIS LES GARÇONS AUSSI

Des orientations différenciées qui maintiennent la division sexuée du travail

Peut-être est-il utile de rappeler que la division sexuée de l'orientation est une anticipation de la division sexuée du travail (extérieur et domestique) qui historiquement la précède. En retour, les orientations différenciées des filles et des garçons maintiennent la division du travail. Quand on regarde de près les statistiques, en prenant en compte non seulement le

ratio de sexe par filière, mais aussi la répartition des filles d'une part et des garçons d'autre part dans les différentes filières à chaque palier d'orientation (MEN, 2010), on constate que les garçons et les filles ont à la fois des choix de prédilection mais surtout désertent, de manière spécifique, des champs entiers de connaissances et de compétences. Ainsi, à l'issue de la classe de 3^e, les spécialités suivies dans le second cycle professionnel sont très différentes selon le sexe : 78 % des garçons se dirigent vers le secteur de la production et 88 % des filles vers le secteur des services, en se répartissant sur quelques sections (secrétariat, comptabilité, vente, sanitaire et social). Plus précisément, les BEP métiers de l'électronique et métiers de l'électrotechnique, qui attirent le plus de garçons (24 % des garçons entrant dans les lycées professionnels), sont désertés par les filles (elles ne sont que 0,8 % des filles entrant dans les lycées professionnels à suivre cette filière). Réciproquement, le BEP métiers du secrétariat qui attire le plus de filles (27 % de celles qui entrent en lycée professionnel) à la fin du collège ne recrute à ce même niveau que 1,6 % des garçons ayant choisi la voie professionnelle. Ce phénomène se manifeste également après la classe de 2^{de}, au niveau des séries générales et technologiques.

Le clivage des filières : éducation, social, soin versus technique, production, scientifique

Si, dans la série L, 81 % des élèves sont des filles, ce n'est pas parce que toutes les filles vont en L (elles ne sont que 16 % à entrer dans cette filière, alors qu'elles sont 30 % à aller en S, 24 % en ES et STG), mais c'est parce que les garçons n'y vont pas (5 % seulement choisissent cette filière). Les garçons privilégient eux la série S à 43 %. En ce qui concerne les séries générales (L, ES et S), les filles diversifient nettement plus leurs orientations que les garçons, contrairement à l'idée répandue et souvent reprise, notamment dans les conventions déjà citées. En ce qui concerne les séries technologiques, les filles désertent la filière STI (1,5 %), mais les garçons désertent la filière ST2S (0,3 %). Quel que soit le niveau du palier d'orientation (3^e, 2^{de} ou terminale), on repère le même phénomène : ce qui est attractif pour l'une des catégories de sexe est répulsif pour l'autre. En fait, l'écrasante présence d'un des deux sexes dans une filière est généralement due à l'évitement de l'autre sexe. Les filières et professions étiquetées « féminines », composées majoritairement de filles, repoussent les garçons et réciproquement les filières où les garçons sont majoritaires et qui sont

donc perçues comme « masculines » n'attirent pas les filles. Le clivage est net : l'éducation, le social, le soin, pour les unes ; le technique, la production, le scientifique pour les autres.

L'influence du genre sur les orientations

Pour appréhender la question de la division sexuée de l'orientation, il ne faut donc pas se contenter, ce qui est le cas le plus fréquent, de relever la proportion des filles dans les filières. C'est en observant comment les filles et les garçons se répartissent dans les filières que se révèle l'influence du genre (système hiérarchisé de normes de masculinité/féminité) sur les orientations des deux sexes. C'est cela qui doit nous interpeller et non pas seulement la moindre orientation des filles vers les sciences et techniques. On devrait effectivement se demander pourquoi les filles sont attirées par les secteurs du soin, de l'éducation, du social et pourquoi l'absence des garçons dans ces filières et métiers ne pose pas de problème. Pour comprendre pourquoi la division sexuée de l'orientation se montre résistante, il faut analyser les processus à l'œuvre dans l'élaboration des projets, à la lumière des concepts d'identité sexuée, de rapports sociaux de sexe et de genre : ce dernier concept « nous semble devoir pénétrer davantage le milieu de l'orientation, tant au niveau de la réflexion, de la recherche que de l'application » (Marro, 1997, p. 33). Rappelons que l'orientation concerne en même temps une politique, des procédures, des pratiques et des conduites. Elle comporte donc à la fois des dimensions économiques et sociales qui en font un enjeu politique important et une dimension personnelle qui constitue pour chaque individu un enjeu identitaire et psychique impliquant : l'orientation est donc un « souci politique » et un « souci de soi ».

POURQUOI LA MIXITÉ NE RÉSISTE-T-ELLE PAS À L'ORIENTATION ?

Des politiques timides et une absence de demande sociale

En ce qui concerne les politiques menées jusqu'alors, on ne peut que constater leur faible niveau d'efficacité pour faire bouger les statistiques. Plusieurs raisons à cela : une volonté faible des différents responsables de l'éducation, une vision du problème tronquée (focalisation sur l'orientation des filles vers

les sciences et techniques) et illusoire (surestimation de l'impact de l'information pour faire changer les conduites d'orientation). En outre, en l'absence d'une forte demande sociale, les responsables politiques se contentent du peu accompli. En effet personne ne revendique particulièrement à ce sujet, ni les enseignants, ni les conseillers d'orientation psychologues, pas même les parents ou les élèves. Les transformations sociales en matière d'égalité des sexes à l'école « dépendent aussi d'une volonté partagée par une majorité d'acteurs du système scolaire [...]. Mais les veut-on vraiment ? » (Mosconi, 2004, p. 172). La division sexuée de l'orientation se déroule dans l'indifférence et, quand on la souligne, elle est souvent perçue comme l'expression logique des différences de sexe... souvent jugées naturelles. Ainsi tout le monde, de manière plus ou moins passive, contribue à cet état de fait et, comme le souligne Marie Duru-Bellat, « il faut plus craindre la passivité habillée en respect des différences (voire de la nature), bref ce que l'on peut considérer comme un "sexisme par abstention" » (Duru-Bellat, 2004, p. 72).

Des acteurs non formés sous l'emprise des normes

C'est par manque d'une réelle formation des acteurs du système éducatif sur les normes de féminité et de masculinité et sur les stéréotypes de sexe, qui influencent les représentations et les attentes que nous avons à l'égard des filles et des garçons, que les enseignants produisent notamment, à leur insu, des inégalités de traitement entre les filles et les garçons dans leurs évaluations, appréciations et interactions (Duru-Bellat, 1995 ; Lafontaine & Monseur, 2009). Ces pratiques contribuent en particulier à alimenter un manque de confiance en soi des filles à l'égard des matières scientifiques connotées « masculines », ce qui a des conséquences sur leurs choix d'orientation. On sait aussi que les préconisations d'orientation des enseignants peuvent être différentes selon qu'il s'agit d'une fille ou d'un garçon, alors même que leur parcours scolaire, leur niveau de performance et leur appartenance socio-économique sont comparables (Dumora & Lannegrand, 1996 ; Jarousse & Labopin, 1999). Les familles elles-mêmes alimentent cette situation par des positions sur l'orientation des filles et des garçons conformes aux stéréotypes de sexe (Gouyon & Guérin, 2006). En fait les parents ont une faible conscience de la situation et de ses conséquences ultérieures en matière d'insertion professionnelle, et rien n'est fait pour les en informer. L'enquête menée pour le ministère de l'Édu-

cation nationale (Vouillot *et al.*, 2004) montre que, lorsqu'on leur demande de classer par ordre d'importance douze critères qui jouent un rôle dans l'orientation, les parents (mères et pères) classent le facteur « sexe de l'élève » en onzième position. Ces résultats révèlent que les parents surestiment beaucoup les pratiques égalitaires de l'école, l'identité des parcours scolaires des filles et garçons et l'égalité à l'entrée du marché du travail. Cet aveuglement des parents vis-à-vis de l'influence du sexe de leur enfant dans ses projets d'orientation se combine à leur prise de position éducative de laisser leur enfant libre de choisir son orientation selon ses intérêts.

Déterminants sociaux et systèmes de normes

Ce souci louable de laisser aux jeunes liberté et autonomie dans leurs choix produit l'effet pervers de les laisser aux prises avec les déterminants sociaux et les systèmes de normes qui les définissent. Cela se traduit par des conduites d'autosélection mais aussi d'autocensure. Il y a des formations et des professions qui sont difficilement envisageables quand on est une fille ou un garçon. Bien entendu, il ne faut pas en conclure qu'il faille imposer quoi que ce soit, mais soyons conscients que la liberté laissée ne rend pas forcément libre. Ainsi les choix d'orientation exprimés par les jeunes et leur famille sont très majoritairement des choix marqués par le sceau du genre. Par ailleurs, comme le souligne Marie Duru-Bellat (2004, 2007), le fonctionnement des procédures d'orientation en 3^e et en 2^{de} vient renforcer ce qui est produit par les familles. En effet la tendance très majoritaire des conseils de classe est, quand on juge que les résultats scolaires le permettent, de respecter les demandes des familles. De fait, il est peu fréquent que les conseils de classe prennent l'initiative de proposer d'autres possibilités d'orientation moins conformes. Les acteurs du système éducatif, adultes et jeunes, partagent les mêmes représentations sur ce qui convient pour une fille ou un garçon, sur les rôles des femmes et des hommes dans la société et alimentent, plus ou moins involontairement par leurs attitudes, leurs pratiques et leurs conduites, la persistance de la division sexuée de l'orientation, et partant celle du travail avec son lot d'inégalités. Plusieurs mécanismes se combinent pour produire les différences d'orientation des filles et des garçons, traduisant des inégalités de traitement durant leur parcours scolaire et qui se traduiront par des inégalités sur le marché du travail : d'une part l'autocensure des filles et de leur famille vis-à-vis de certaines filières, d'autre part le fonctionnement des procédures d'orientation,

enfin les jugements des enseignants biaisés par les stéréotypes de sexe (Landrier & Nakhili, 2010).

On le voit, la séparation des filles et des garçons dans les filières de formation ne produit pas de demande sociale pour qu'il en soit autrement et cela n'est pas propice au développement de politiques volontaristes. Si de telles politiques existaient, elles auraient pour effet de mettre en question la formation des acteurs du système éducatif, leurs pratiques et leurs outils. Par exemple, certains questionnaires d'intérêts, utilisés par les professionnels de l'orientation et du conseil, comportent des formulations, des énoncés de professions, voire des étalonnages par sexe, ce qui indique que les stéréotypes de sexe sont encore en vigueur chez les personnes qui conçoivent ces outils et chez celles qui les utilisent (Chéron, 2009). La division sexuée de l'orientation est due à la fois à l'absence d'un réel « souci politique » et à la prépondérance d'un « souci de soi » au service du genre.



Vouillot Françoise (2010). L'orientation, le butoir de la mixité. In Duru-Bellat Marie et Marin Brigitte (dir). La mixité scolaire, une thématique (encore) d'actualité? *Revue Française de Pédagogie*, 171, 59-67.